

l'histoire, où commence la fantaisie ? Et toutes deux me paraissent bien subordonnées à l'unique politique (pour ne pas dire l'actualité). Le désastre des Slaves de la Baltique n'a pas de chance au Théâtre National de Prague. Donné en pâture au génie musical de Fibich, sous forme du libretto détestable de *Pad Arkuna* (*la ruine d'Arkoun*) il a allumé un magnifique incendie symphonique à tout jamais condamné à se consumer sur place ; et voici qu'il nous gâte notre Jirasek. Quant à la façon dont *Gero* est monté, elle me fait trop penser à Jean-Paul Laurens et aux *Récits des Temps Mérovingiens*, ce qui n'est peut-être pas malséant du côté des Brandebourgeois chrétiens. Mais du côté des Slaves païens... ? Il me semble encore une fois qu'il eût été assez simple de s'aller renseigner dans les montagnes où le slave primitif s'est le mieux conservé authentique, et où on le reconnaît très apparenté à ceux des tableaux barbares de Repine, qui savait se documenter. Sur cette seule réserve j'applaudis bien fort à la simplicité de certain ciel entrevu du haut des tours de *Gero* et à certains nuages qui par les arceaux lourdement germaniques suffisent à laisser deviner la Baltique ; car il y a une géographie de l'atmosphère parallèle à la géographie terrestre.

Un spectacle souvent magnifique est le drame musical de M. Otakar Ostrcil : **Vlasty Skon** (*la fin de Vlasta*). Le libretto de M. Karl Pippich serait bon si... si... Vraiment, après l'indigestion wagnérienne de ces dernières années, nous en avons assez des héroïnes fagottées en Walkures qui poussent des cris héroïques au milieu des sapins tordus par la tempête sous des nuages blafards en débandade, et des cabanes qui ne sont pas de Hunding, et des bûchers qui ne sont pas de Siegfried, et des imprécations de sous-Brunhildes, et des évocations et apparitions fantastiques, et des coups de lance et de flèche, et des boucliers qui retentissent frappés pour amener des foules barbares et enfin de tout ce branlebas mythologique, qui, pour être slave ici, n'existerait cependant pas sans celui qu'on nous a donné comme germanique à Bayreuth. Et nous avons assez aussi des personnages qui, frappés à mort, se relèvent pour hululer sur un orchestre déchaîné un quart d'heure avant de se résoudre à rendre l'âme, et des apparitions immatérielles qui chantent d'une voix toute humaine et tirent les *fortissimo* les mieux nourris de dessous leurs appas puissamment emmaillottés de blanc. Réponse à ces objections. Mais le public tchèque ne connaît encore rien de tout cela. Eh bien ! qu'on lui montre une fois pour toutes la *Goetterdämmerung* et qu'on n'en parle plus ! Quant à la musique de M. Otakar Ostrcil, je n'aime guère en dire ma pensée. Il est souverainement ridicule de juger d'une partition dès la première audition, — je m'en suis convaincu une fois de plus lors de *l'Armide* du pauvre Dvorak — mais je déclare formellement que je ne changerai pas facilement d'opinion sur

Vlasty Skon, pour la simple raison que rien au monde ne me fera subir une seconde fois ces quatre heures de musique mécanique, en barres de fer et en boulons. C'est de la science, c'est de la volonté, c'est de la patience, c'est tout ce qu'on veut de sec et de résistant (peut-être même pour la gloire), mais je ne me satisfais que de chair, de sang, de nerfs, d'âme et de passion, cela seul qui rend supportable ce déploiement de ressources extraordinaires où il y a tout, sauf l'inspiration. On a le dépit de devoir déclarer cela infiniment respectable, après en être sorti harassé. Après tout, Wagner a bien débuté par *Rienzi* et Smetana par *Branibori!* N'empêche que, s'il faut s'imposer une fatigue pareille, que ce soit au moins pour *Pad Arkuna*, où il y a des compensations ! Le jeune homme qui, à 23 ans, a écrit une telle partition, a l'avenir devant lui évidemment, mais on peut lui souhaiter un peu plus de cœur et moins de tête.

Un homme admirable c'est M. Gustave Smoranz, le directeur du Théâtre National. Il est au four et au moulin ; pour toute récompense l'esprit anarchique slave lui rend la vie dure, au dedans et au dehors du *Narodni-Divadlo* ; à lui et à cet admirable directeur d'opéra et compositeur qui s'appelle Karel Kovarovic. Aussi voudrait-il bien qu'on dédoublât la maison où l'opéra et la comédie, — et même matériellement l'orchestre — sont à l'étroit. De vastes terrains, derrière la Prasna-brana, là même où fut le premier château royal, sont assignés par la municipalité de Prague à un but de glorification nationale. Au lieu de l'édifice bon à tout, et qui ne le sera à rien comme toutes les panacées de ce genre, dont l'Hôtel de Ville préconise la fondation. M. Smoranz, en une lettre parfaite de tact, de ton et de mesure, adressée aux *Narodni-Listy*, propose la construction d'un Opéra tchèque sous le nom de Théâtre Smetana. Gageons qu'il n'en sera tenu nul compte.

— M. Henri Hantich vient de publier, sous le titre **l'Art tchèque au XIX^e siècle**, un inventaire consciencieux de la production courante de tout ce qui se dit, se croit ou même est artiste en Bohême. Ce répertoire de noms, de dates et d'indications biographiques pourra être très utilement consulté. Mais, au nom du ciel, ne jugez pas de l'art tchèque d'après les illustrations : le bon, le mauvais y sont noyés dans le pêle-mêle du médiocre. Il s'agissait de choisir avec une sévérité et une adresse excessives une élite d'œuvres qui aurait pu rassembler par exemple telle simple couverture de récits slovaques par Joseph Manes, telle aquarelle monténégrine de Cermak au Rudolfinum, *l'Hiver* de M. Hynaïs qui est à la loge royale du Théâtre National, le *Prague sous la neige* de M. Arnost Hofbauer, le *Rieger* de M. Svabinsky et dix ou douze autres pièces triées sur le volet. Alors on aurait pu parler d'art tout court au pays tchèque. Mais ce tohu-bohu-là ? Souvent pas plus de l'art que quel-